

MOURIR DE SOIF AU BORD DE LA FONTAINE

L'EXPRESSION est de F. Mauriac à propos de Thérèse Desqueyroux, personnage central d'un roman de l'éminent académicien, qui vient d'être porté à l'écran.

Elle veut caractériser l'état d'âme de celui ou de celle qui vit dans l'obscurité, l'angoisse et l'incertitude, alors qu'il lui suffirait d'un dernier effort pour accéder à la paix et à la lumière.

Mourir de soif est une mort effroyable, si l'on en croit ceux qui, par aventure, sont allés jusqu'aux limites de la déshydratation. L'expérience commune appuie ces témoignages exceptionnels puisqu'il est courant de dire : « Je meurs de soif », lorsque privé d'eau, l'on sent la gorge se dessécher et la bouche devenir pâteuse.

Et quel malheur de « mourir de soif » à deux pas d'une source fraîche ou d'une fontaine dont on ignorait l'existence ! Pourtant cela existe : des hommes sont morts dans le désert à courte distance de l'oasis où était le salut.

Le même malheur se produit sur le plan spirituel.

Combien d'âmes souffrent de la soif de justice, de vérité et d'amour à quelques pas de l'Evangile et de l'Eglise qui pourraient leur apporter la fraîcheur de l'eau vive !

N'est-ce pas ton cas, o ! toi mon frère, qui attends dans le désert de l'indifférence ou du doute, le grand bonheur de pouvoir tremper tes lèvres dans l'eau fraîche qui rajeunit et qui rend l'espérance ?

Tu n'as plus qu'un pas à faire, et le Seigneur t'accueillera auprès du puits de Jacob, comme jadis il accueillait la Samaritaine.

Et quelle tristesse pour moi qui te parle, si je n'étais pas capable de t'aider à puiser cette eau qui « jaillit pour la vie éternelle ».



COMME " C'EST BON DE SENTIR LE CIEL "

LE 17 Septembre au matin, Michel Siffre a été remonté du gouffre du Scarasson dans les Alpes Maritimes après avoir passé 1.500 heures par 130 mètres de fond et 0° au bord d'un glacier souterrain.

Michel Siffre, dans sa solitude, avait totalement perdu la notion du temps. En deux mois le décalage était d'une vingtaine de jours si bien que le spéléo pensait avoir encore à rester dans sa prison. A la remontée il s'est écrié : « Ah ! si j'avais su que la fin était si proche, j'aurais mangé toutes mes tomates et tous mes fruits. »

Cependant la réflexion du jeune spéléologue qui m'a le plus frappé c'est celle où il déclarait : « Comme c'est bon de sentir le ciel au-dessus de soi. »

Quand on sort d'un gouffre, après une expédition spéléologique en effet et qu'on a la chance de déboucher sur un beau ciel l'impression est énorme : on sent comme une grande joie qui vous inonde. Parce que sous la terre, plus que l'impression de claustrophobie, c'est le noir qui vous opprime et qui se resserre sur vous après votre passage, un noir opaque alourdi de silence.

Michel Siffre, au fond de son gouffre, c'est l'humanité au fond de ses problèmes et de sa souffrance. Ce qui lui manque le plus, c'est le ciel au-dessus de la tête. Alors qu'en fait on serait tenté de penser qu'il faut d'abord avoir les deux pieds sur terre, de quoi manger et respirer. Rien de tout cela ne manquait à Michel Siffre autant que ce coin de bleu inutile et indispensable.

Oui, mais voilà, le ciel ne doit pas être vide pour nous aider vraiment à vivre. Il doit être le signe de la présence de l'« Autre » invisible mais réel à notre existence. De celui qui de ce sommet donne le sens de notre existence, nous affirme la fin de nos misères et annonce que la sortie du tunnel est toute proche.

Ainsi on peut dire en toute vérité que la vie de chacun dépend du morceau de ciel qu'il s'est donné.

On n'est pas tout à fait pareil quand le ciel est bleu et que le soleil brille.

Le Seigneur, de son ciel, nous fait signe perpétuellement. A nous de décider si nous gardons obstinément le regard fixé sur la terre ou si nous acceptons le message qui vient d'en-haut.